

1503, 4^e dimanche de Carême

Homélie Saint-François

Jacques Bihin

La joie de la miséricorde

Nous avons vécu ce mardi, ici à Louvain-la-Neuve un événement que nous pouvons qualifier d'historique dans l'histoire de notre diocèse de Malines-Bruxelles.

Notre archevêque a convoqué –de façon obligatoire- tous les prêtres, diacres, agents et animateurs pastoraux engagés dans l'Église à suivre une formation pour nous informer sur la crise de la pédophilie qui a durement frappé notre l'Église ici en Belgique. Durant toute une après-midi, nous avons pu ainsi nous rendre compte de la souffrance de tant de victimes qui ont été abusées par des hommes qui ont profité de leur autorité morale pour assouvir leur vice. Nous avons également constaté comment l'Église catholique belge a pu en quelques années trouver une réponse structurellement adaptée pour accueillir, écouter et indemniser les nombreuses victimes de ces actes traumatisants. Et lorsque se pose la question de savoir comment éviter que se reproduise ces actes, la réponse semble a priori paradoxale. En effet, les personnes qui ont commis ces actes malsains ont bien souvent subi elles-mêmes des carences affectives sévères.

Et donc, paradoxalement, pour créer un environnement plus sain dans l'église, il est urgent de favoriser des communautés paroissiales plus chaleureuses, des familles aimantes et attentives dans lesquelles peut se vivre une véritable tendresse dont nous avons au fond tous besoin.

Ne soyons toutefois pas trop naïfs, les milieux hostiles à l'Église catholique donnent une ampleur médiatique qu'ils se gardent bien d'appliquer à d'autres institutions, notamment aux réseaux scolaires et aux fédérations sportives.

Quoi qu'il en soit, aujourd'hui nous pouvons dire que la pédophilie n'est plus un sujet tabou dans l'Église.

Ce dimanche la liturgie nous propose une magnifique parabole, très riche d'enseignements. Elle raconte l'histoire de destin croisé où deux frères vont tour à tour sombrer dans la médiocrité de leurs fautes, mettant d'autant plus en lumière la grandeur d'âme de leur père dont la miséricorde illumine de bout en bout le récit.

Mais avant de découvrir l'un ou l'autre enseignement de cette parabole, une remarque s'impose.

Cette parabole –comme toutes les paraboles- utilise un langage terrestre – à vrai dire, le seul que nous connaissons- pour nous dire quelque chose du ciel. Et donc, ce n'est pas un traité sur la bonne pédagogie, ou sur la bonne éducation. Car alors l'attitude du père est objectivement critiquable : donner la totalité de son héritage -en une fois- à un fils visiblement immature est irresponsable. L'accueillir ensuite de façon aussi immédiate sans même lui laisser le temps d'exprimer son repentir, et sans éprouver ses nouvelles bonnes intentions n'est pas une attitude structurante, et provoquerait dès lors une légitime colère du fils aîné. Mais donc, cette parabole ne nous parle pas de la terre, elle nous parle de Dieu et de son amour indéfectible pour chacun et chacune d'entre nous.

Voyons d'abord l'attitude du fils cadet -appelé fils prodigue- qui se ridiculise en prétendant s'affranchir de la maison de son père, dépensant bêtement un bien qui ne pouvait que s'épuiser rapidement. Il partait riche, émancipé et libre ; il se retrouve finalement ruiné, affamé et asservi au milieu des cochons.

Les raisons qui poussent le fils prodigue à partir avec sa part d'héritage sont très intéressantes, car elles sont les mêmes que notre société de consommation nous murmure à l'oreille quotidiennement. Tout est fait pour nous convaincre que notre bonheur c'est de s'émanciper, de faire ce que l'on a envie et de consommer le plus possible. Cette attitude nous conduit inévitablement à une impasse, celle d'une société consumériste, qui augmente les inégalités sociales, détruit les ressources naturelles et qui nous plonge dans une misère morale affligeante.

Cette fâcheuse expérience que fait le fils prodigue nous invite à réfléchir sur la finalité de nos désirs. C'est une clef de lecture très précieuse pour notre discernement : de se demander si mes envies, mes occupations, conduites à leurs finalités me mènent vers un bien réel et durable ?

Autrement dit, suis-je en train de marcher vers la maison du père, ou suis-je en train de n'aller nulle part pour finir au milieu des cochons ?

Ensuite, il y a le moment crucial où le fils prodigue décide de revenir dans la maison de son père. On ne peut pas vraiment parler d'une conversion, car c'est son ventre qui le guide, finalement il ne fait rien d'autre que de continuer à chercher son propre intérêt. Mais, bon gré mal gré, il va quand même nous donner de précieux renseignements sur la bonne disposition d'âme que nous devons avoir dans l'Église, c'est-à-dire prendre la place d'un ouvrier alors que nous sommes les fils du maître,

prendre la place de serviteur alors que nous sommes les fils de Dieu. Le moins que l'on puisse dire, c'est que Jésus a clairement exprimé cette exigence, par la parole –je ne suis pas venu pour être servi, mais pour servir- et par le geste d'une manière exemplaire au moment du lavement des pieds..

Hélas, bien souvent c'est le contraire, et nous préférons nous conduire –comme l'autre fils, le fils aîné- comme des enfants rois à qui tout est dû.

Ainsi l'attitude du fils aîné ne vaut pas mieux que celle de son frère prodigue, lui qui sauve les apparences, reste sagement à la maison, mais dont les intentions secrètes finissent par apparaître au grand jour provoquées par un sentiment de jalousie. Nous ne sommes pas loin de l'antique contentieux de Caïn à l'égard de son frère Abel.

L'attitude du fils aîné exprime très bien notre incompréhension face à l'amour de Dieu. C'est celle des ouvriers de la première heure, qui ne supportent pas que le maître soit bon et généreux. Cette miséricorde de Dieu est pour nous unimaginable, c'est pour cela qu'elle appelle un acte de foi : nous sommes invités à croire en son amour même s'il nous dépasse complètement. Car nous ne sommes pas Dieu, et ses sentiments ne sont pas les nôtres, ni dans leur nature, ni dans leur intensité.

Venons-en maintenant, et pour finir, au père miséricordieux. C'est lui qui opère une profonde conversion, il en fait même deux : il renonce d'abord à son pouvoir, et ensuite à son amour-propre.

Il renonce à son pouvoir en acceptant de donner son héritage. Et c'est ce que fait Dieu pour chacun d'entre nous. Dieu en nous créant à son image nous permet d'exercer une vraie liberté. Dieu

renonce à nous garder de force dans sa maison, de lui rendre un culte, ou de l'aimer. Dieu nous a donné à chacun notre part d'héritage, c'est-à-dire une vie qu'il nous appartient de faire fructifier.

La deuxième conversion du père, c'est le renoncement à son amour-propre. Son fils a trahi sa confiance, il risque le déshonneur aux yeux des gens de sa maison, pourtant il choisit de l'accueillir sans condition. C'est ce que Dieu fait pour nous en nous attendant patiemment, les bras grands ouverts alors que trop souvent nous méprisons les richesses dont il nous comble. Dieu ne se contente même pas de nous donner des grâces dont nous sommes bien souvent indignes, mais pour qu'il n'y ait pas de doute sur la dignité qu'il veut pour nous, il choisit de s'offrir lui-même. C'est ce que nous vivons en célébrant cette eucharistie, l'offrande du Christ au milieu de nous. A sa suite, et à son exemple, nous sommes invités à faire de notre vie et de notre personne une offrande.

Au milieu de ce temps de carême, laissons-nous accueillir par la tendresse de Dieu. Laissons-nous surprendre par sa joie de nous pardonner, et de nous accueillir comme son fils, sa fille bien-aimée.

Amen.